

Questions à l'histoire culturelle des femmes. Les manuels épistolaires au XIXe siècle

In: Genèses, 21, 1995. pp. 96-119.

Résumé

■ Cécile Dauphin : Questions à l'histoire culturelle des femmes. Les manuels épistolaires au XIXe siècle A partir d'un corpus de manuels épistolaires (1830-1900), cet article tente de repérer les pratiques féminines à la croisée des stratégies éditoriales et des discours normatifs. Ainsi, du côté les auteurs tirent un meilleur parti ressources du marché de l'édition, modèles mettent au premier plan épistolier qui gère l'amour et les affaires. Du côté féminin, une poignée se cantonnent dans les registres autorisés du savoir-vivre et de la pédagogie ; un nombre restreint de modèles, plus réduits encore pour l'écriture que pour la réception, limite les échanges aux fonctions domestiques. Et pourtant, c'est la figure de l'épistolière qui s'impose en majesté dans le discours. Cette étude de cas pose un problème crucial à l'histoire des femmes : à savoir comment articuler les tensions qui nouent représentations et pratiques, normes et compétences.

Abstract

Issues in the cultural history of women. 19th century correspondence manuals. This article, based on a body of correspondence manuals (1830-1900), attempts to pinpoint women's practices at the intersection of publishing strategies and prescriptive discourse. Thus, on the male side, authors of manuals take better advantage of resources in the publishing market offering models that bring to the fore letter-writers able to manage both love and business. On the female side, a handful of authors confine themselves to the accepted fields of etiquette and pedagogy: a small number of model letters, even more restricted when concerned with letters that are more than simple acknowledgments, limited content to domestic matters. And yet, the figure of the letter-writer stands out majestically in the discourse. This case study raises a crucial problem in the history of women, namely, the gap between women's real role and practices and their role as represented in codes of behaviour.

Citer ce document / Cite this document :

Dauphin Cécile. Questions à l'histoire culturelle des femmes. Les manuels épistolaires au XIXe siècle. In: Genèses, 21, 1995. pp. 96-119.

doi : 10.3406/genes.1995.1326

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1995_num_21_1_1326

QUESTIONS
À L'HISTOIRE
CULTURELLE
DES FEMMES

LES MANUELS ÉPISTOLAIRES

AU XIX^e SIÈCLE.

Cécile Dauphin

Si l'histoire des femmes est aujourd'hui arrivée à un «tournant critique», comme il est dit souvent de la discipline historique, il importe d'évaluer le chemin parcouru depuis vingt-cinq ans. Schématiquement, trois grands axes ont structuré ce parcours : celui de la visibilité et du défrichage qui a été pensé surtout en termes de domination masculine ; celui des pouvoirs spécifiques des femmes, marqué par le discours de la différence ; celui de la construction sociale des rôles féminins, s'appuyant essentiellement sur les travaux américains et la discipline sociologique. Ce fut la grande percée du «genre» en histoire.

Aucun de ces chantiers n'est vraiment achevé. Mais à ce point de la réflexion, l'édition de l'*Histoire des femmes*¹ a marqué une étape décisive par le déplacement de l'objet visé : ce ne sont plus les femmes toutes seules qui sont en jeu, comme communauté réelle ou virtuelle, mais le rapport des sexes qui définit l'Altérité, c'est à dire les fondements même de l'organisation sociale. La question consiste alors à comprendre comment ce rapport fonctionne, comment il évolue à tous les niveaux des représentations, des savoirs, des pouvoirs et des pratiques quotidiennes. Dans la Cité, dans le travail, dans la famille².

Ce questionnement fondamental mérite d'être mis à l'épreuve tout particulièrement dans le domaine de l'histoire sociale de la culture. En effet, parmi les critiques suscitées par l'édition de l'*Histoire des femmes*³, c'est dans ce

1. Georges Duby et de Michelle Perrot (éds.), *Histoire des femmes en Occident*, 5 vol, Paris, Plon, 1991-1992.

2. *Ibid.*, Introduction du premier volume.

3. Colloque de la Sorbonne organisé et publié aux Éditions Plon en novembre 1992. Je me réfère ici aux articles de R. Chartier, Cl. Mossé, G. Pomata et J. Rancière parus dans les *Annales, E. S. C.*, «Histoire des femmes, histoire sociale», n°4, juillet-août 1993, pp. 997-1026.

champ qu'elles ont été formulées avec le plus de pertinence. On peut en retenir trois pour illustrer notre propos.

Une premier ensemble de critiques reproche à l'*Histoire des femmes* de traiter séparément discours et pratiques. «D'elles il est tant parlé», les éditrices de ces volumes le reconnaissent volontiers. Constat qui appelle cette question : où sont passés les travaux et les jours ? Cette double formulation – pléthore des discours et rareté des faits – souligne une difficulté réelle. En effet l'archive appartient surtout au monde masculin. Le discours est produit par des hommes et des hommes bavards dès qu'il s'agit de l'autre sexe, cet inconnu qui catalyse toutes les peurs de l'Autre. Ces traces, essentiellement écrites, il importe de les déconstruire, d'en démonter les différents éléments, d'en signaler les enchaînements et les failles. On peut noter qu'elles ont surtout pour vertu de produire un excès de stéréotypes et finalement une pénurie des faits et des pratiques, du moins d'en masquer la complexité.

Dans le sillage de cette critique, on peut aussi regretter l'absence d'explication sur la réception des discours. Certes, on sait le pouvoir des mots, la force de l'écrit. Mais on ne saurait les entendre de manière automatique, comme si les textes et leur lecture étaient investis d'un pouvoir de persuasion si puissant qu'ils sont à même de transformer les lecteurs, de les modeler à leur image, de modifier leurs comportements. La lectrice, comme le lecteur, ne croit pas forcément à la vérité de ce qu'on lui propose. Il n'y a pas plus d'inculcation immédiate et automatique que d'appropriation nécessairement partagée. Inversement, la logique discursive ne décalque pas la raison des pratiques ou la part d'irrationalité des comportements. Il s'agirait alors d'observer comment les acteurs sociaux, en l'occurrence les femmes ou des femmes, en fonction du contexte historique, confrontés aux discours, aux représentations et aux normes qu'ils véhiculent, peuvent en subvertir le sens en se les appropriant.

Enfin, troisième type de critique, la différence des sexes ne peut être investie d'une force explicative universelle. En renvoyant à une identité féminine des écarts et des oppositions qui relèvent en fait d'autres principes de différenciation (raisons sociales, éthiques ou juridiques), on court le danger de rapporter tous les clivages et traits distinctifs à un seul principe. On court le danger de construire

un discours historien de la différence, lui-même daté, qui esquiverait l'obstacle d'une réalité toujours plus complexe. Cette difficulté se pose d'ailleurs à l'histoire en général, souvent confrontée à des oppositions binaires : haut-bas, droite-gauche, élite-peuple, Paris-province, Nord-Sud, l'Un-l'Autre... hommes-femmes. Entre le réel et ses représentations sur le mode binaire, il y a une multitude de possibles, de combinaisons différentes qu'il faut s'efforcer de repérer, au-delà d'un discours qui se complaît à ressasser le clivage proprement dit.

Si l'on considère un corpus de textes, traces produites par des femmes ou par des hommes qu'il importe de replacer en leur lieu et en leur temps, l'objectif de l'histoire des femmes serait de restituer à la fois les conditions de leur production, leurs traits spécifiques et les lectures possibles dont ils ont fait l'objet.

Le cas des manuels épistolaires du XIX^e siècle

Ce questionnaire, je l'ai soumis au corpus des manuels épistolaires que j'avais constitué dans le cadre d'une étude sur les usages de la lettre au XIX^e siècle⁴. Reprenant ce dossier, j'ai tenté de repérer les pratiques féminines dans le monde de l'édition : importance relative des femmes dans ce monde, position sociale de celles-ci, nature de la production, rhétorique des titres, usage de modèles littéraires ou fictifs, publics visés. A la croisée des stratégies éditoriales et des discours normatifs, j'examinerai les représentations de l'échange épistolaire à travers les modèles proposés et les illustrations, pour analyser ensuite la construction du stéréotype de la femme épistolière, selon que les manuels sont produits par des femmes ou par des hommes. A partir de ces différents dispositifs, on peut formuler quelques hypothèses sur les lectures et les usages possibles de ce type d'ouvrages.

Le genre des secrétaires ou manuels épistolaires⁵, proposant préceptes et modèles de lettres, a une longue histoire qui plonge ses racines dans le Moyen Âge. Il acquiert ses lettres de noblesse avec la société de cour du XVII^e siècle et, empruntant les relais du colportage, connaît une floraison exceptionnelle au milieu du XIX^e siècle. Il participe de la volonté de vulgariser une pratique longtemps réservée soit à une élite sociale, soit à quelques groupes professionnels (écrivains publics, notaires, négo-

4. Roger Chartier (éd.),
*La correspondance. Les usages
de la lettre au XIX^e siècle*, Paris,
Fayard, 1991.

5. Alain Boureau, «La norme
épistolaire, une invention médiévale»,
Ibid. , pp. 127-157 ; Roger Chartier,
«Des secrétaires pour le peuple ?
Les modèles épistolaires
de l'Ancien Régime entre littérature
de cour et livre de colportage»,
Ibid., pp. 159-207 ; Cécile Dauphin,
«Les manuels épistolaires
au XIX^e siècle», *Ibid.*, pp. 209-272.

ciants...). Par définition, ces ouvrages sont destinés aux personnes qui ne sont pas familières avec l'art d'écrire en général et en particulier à celles qui n'ont pas la capacité de rédiger des lettres. Dans cette perspective didactique, ils prennent pour cible, au XIX^e siècle, les nouveaux alphabétisés représentés par les jeunes, les gens de la campagne et les femmes.

Entre 1830 et 1900, une estimation minimale de 195 titres publiés en 616 éditions différentes et par 143 éditeurs, donne la mesure du succès des secrétaires, particulièrement marqué dans les décennies 1850 et 1860. Dans l'horizon éditorial, on peut qualifier ce genre de «bâtard» en raison de ses parentés multiples : tenant de l'œuvre littéraire, du discours théorique, du livre de recettes, du manuel scolaire et du roman, les secrétaires du XIX^e siècle tirent de ces cousinages à la fois succès et faiblesse. En effet, la floraison des livres scolaires et des livres pratiques dès le milieu du siècle permet dans un même élan de développer leur production. Cependant, le déclin du livre de colportage, le discrédit qui pèse sur cette littérature dite populaire, malgré les efforts des auteurs pour se démarquer et pour moderniser ce genre hérité de l'Ancien Régime, mais aussi les progrès de l'alphabétisation, contribuent à ralentir très vivement leur production dès 1880. Les secrétaires se sont installés et renouvelés dans cette marge indécise, un peu floue, qui sépare la littérature donnée comme telle par l'édition des correspondances ou les traités de rhétorique, du projet utilitaire et fonctionnel qui prétend livrer des recettes universelles dans un contexte de semi-alphabétisation.

C'est donc dans cette tension entre l'art et la vulgarisation, entre la pédagogie et la distraction, entre les puristes et les pragmatiques, qu'auteurs et éditeurs de tout bord cherchent à tirer quelques profits et que se développent les stratégies de distinction. C'est aussi dans ces tensions et ces rapports de force qu'il faut tenter de déchiffrer la place des femmes et du féminin.

Les auteurs

En ce qui concerne ce genre éditorial, la question de l'identité des auteurs soulève le problème de l'anonymat car plus d'un tiers des manuels ne sont pas signés. Souvent liés à la tradition du colportage et de la Biblio-

thèque Bleue, certains éditeurs-libraires se définissent comme «glaneurs» : ils réduisent, réutilisent, compilent, manipulent des textes déjà en circulation, bref, ils s'approprient les morceaux d'un répertoire commun avec pour seules références un titre et un nom d'éditeur. A l'exception de rares veuves, il semble bien que ce soit les hommes qui monopolisent le régime de l'anonymat.

A cet usage qui tombe peu à peu en désuétude, s'oppose la conception romantique de l'œuvre qui assigne un texte à un nom, comme création originale et personnelle. Ainsi, 98 auteurs de secrétaires ont pu être identifiés. Sur ce total, on trouve 20 femmes, soit tout juste 20%. Pour apprécier cette proportion, il faut rappeler qu'au XVII^e siècle, les femmes ne comptaient que pour 2% dans les bibliographies équivalentes (titres comportant le mot «lettres») et pour 5,2% au XVIII^e siècle⁶. Ces chiffres suggèrent qu'indéniablement la part des femmes s'est accrue dans ce domaine. Mais en comparaison avec la littérature narrative (nouvelles, romans, contes) où les femmes représentent 28,2% des auteurs entre 1840 et 1860, on ne peut pas dire que l'édition épistolaire soit devenue une spécialité féminine.

Les femmes se distinguent surtout des hommes par l'origine sociale. Derrière la femme auteur peuvent se profiler trois personnages caractéristiques : celui de la femme du monde, aristocrate et experte en savoir-vivre (8 baronnes ou comtesses) ; celui de l'institutrice souvent restée célibataire (6 auteurs) ; plus rare, celui de la femme de lettres (3 cas). Il reste trois noms qu'aucun indice ne permet de situer socialement. Le statut de la femme auteur de secrétaire reste étroitement lié aux rôles que celle-ci peut assumer dans la société. Dans le monde aristocratique, la sociabilité épistolaire est un élément traditionnel de la vie mondaine qui perdure au-delà de l'Ancien Régime. Le savoir-écrire étant affiché comme un savoir-vivre, ces auteurs issus de la haute société prétendent offrir les garanties de l'expérience. C'est également dans des rôles autorisés que se présentent les femmes de lettres et les institutrices, lorsqu'elles ajoutent à leur production romanesque ou pédagogique un ouvrage de modèles de lettres. Issues des classes moyennes ou populaires, ces femmes instruites trouvent dans la récente institution des droits d'auteurs l'occasion de vivre de leur plume.

6. Fritz Nies, «Un genre féminin ?», *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre-décembre 1978, pp. 994-1003.

L'origine sociale des femmes auteurs de manuels épistolaires se distingue nettement de celle de leurs confrères, issus en majorité de milieux professionnels : édition, enseignement, littérature et droit. Ce profil est d'ailleurs conforme à la sociologie des écrivains en général où dominent les classes moyennes⁷. On note toutefois que les auteurs issus de l'aristocratie, contrairement aux femmes, ne se risquent guère dans le genre déprécié des secrétaires. Cette différence suggère que les femmes n'accèdent au statut d'auteur qu'en vertu de leur position sociale. A l'inverse, pour les hommes, la carrière littéraire, par son image sociale brillante, attire des candidats dans tous les milieux, leur position sociale résultant de leur réussite professionnelle. Comme s'il fallait que le savoir, masculin par définition, se masque en savoir-vivre ou savoir-faire dès qu'il passe aux mains des femmes.

Outre leur différence de statut, les hommes et les femmes n'adoptent pas non plus le même comportement quand ils publient un manuel épistolaire. Sans conteste, les auteurs masculins tirent un meilleur parti du marché éditorial que leurs consœurs. Bien qu'elles représentent 20% des auteurs, les femmes ne produisent en fait que 10% des éditions de manuels (et encore moins si on tient compte de la production anonyme). En effet, les hommes parviennent souvent à publier plusieurs titres de manuels épistolaires (plus de trois en moyenne contre un seul pour les femmes) et obtiennent de multiples rééditions de leurs ouvrages (quelquefois plusieurs dizaines) qui deviennent de véritables «best-sellers». Anticipant sur l'évolution de la production des livres, ils quittent le genre des secrétaires avant les femmes qui interviennent plus nombreuses vers la fin de la période, au moment où se développe un nouveau marché, plus lucratif, celui de l'édition scolaire.

Un autre trait distinctif relève des champs de production respectifs des hommes et des femmes : alors que rares sont les auteurs de l'un ou l'autre sexe qui se spécialisent dans les publications épistolaires, les bibliographies masculines manifestent un intérêt soit pour le genre sérieux (grammaire, dictionnaire, histoire, littérature, anthologie...), soit pour le genre récréatif (magie, galanterie...) ; les bibliographies féminines, également bien fournies, se caractérisent par l'attachement au savoir-vivre, à la littérature romanesque ou à la pédagogie.

7. Henri-Jean Martin et Roger Chartier (éds), *Histoire de l'édition française*, en collaboration avec Jean-Pierre Vivet, Paris, Promodis, 1985, 4 vol. t. 4 : *Le temps des éditeurs. Du Romantisme à la Belle Époque*, p. 135.

Rhétorique des titres

La manipulation des titres paraît particulièrement révélatrice des stratégies éditoriales qui s'efforcent d'habiller de neuf un genre ancien, figé dans des formes datant de l'Ancien Régime, et de valoriser un objet banal. Les termes qui désignent l'ouvrage, les qualificatifs, les développements qui en précisent la destination et l'usage sont autant d'indicateurs de cette volonté de modernisation. Ces ouvrages offrent une large palette d'appellations et de qualifications qui visent à séduire, à convaincre un public potentiel.

Ainsi la rhétorique des titres joue-t-elle sur différents registres : la modernité, avec des qualificatifs comme «dernier», «nouveau», «moderne» ; la quantité, promise dès lors qu'on le dit «le plus complet», pour «tous», et contenant «cent», «cent-cinquante», voire «mille» modèles ; la distinction, marquée par «grand», «parfait», et avec les «meilleurs auteurs». Il est clair, à la lecture des titres proposés par les femmes, qu'elles ne se prêtent pas à ce jeu de la surenchère. Non seulement elles restreignent l'usage des qualificatifs, mais elles semblent aussi se situer à distance des appellations traditionnelles et nobles de «secrétaire de cour», ou «de cabinet» ou «français». Certes cet usage est en déclin dès le milieu du XIX^e siècle, mais on note aussi qu'il est surtout approprié par les professionnels de l'édition. Seule la comtesse de Bradi emploie le terme de «secrétaire», mais elle prend soin d'en préciser, en sous-titre, le contexte historique («du XIX^e siècle») et social («faisant suite au savoir-vivre en France»). A côté de cette branche vieillissante des «secrétaires» monopolisée par les hommes, se développe la nouvelle génération des «manuels», «recueils», «guides», «cours», «dictionnaires», «traités»... Là encore, du côté féminin, les termes retenus tendent à limiter l'ambition du projet. Aucune ne propose un dictionnaire, une seule annonce un «traité» et une autre parle d'«art épistolaire». Elles retiennent un vocabulaire plus modeste et plus spécifique : «cours abrégé», «exercices gradués». On trouve ainsi un «ABC», un «livre du jour de l'an», un «jardin de l'enfance» ou des «Étrennes des enfants de 7 à 15 ans... dont le but est de former le cœur de l'enfant». A la différence des hommes aussi, avec les termes de «correspondance» ou de «lettres à ...», les femmes marquent leur ouvrage de l'estampille de la vie privée.

Parmi les divers éléments du titre, l'énumération des circonstances de la vie pour lesquelles il faut écrire une lettre occupe une grande place, souvent plusieurs lignes. Dans cet espace, l'auteur semble disposer la plus grande quantité d'appâts susceptibles d'accrocher des clients. Dans cette rhétorique spécifique du manuel épistolaire, les femmes, tout en affirmant leur intérêt pour la vie quotidienne, qu'elle soit mondaine ou non, se situent nettement en retrait et optent pour la concision.

Ainsi, par la parcimonie des qualificatifs, la modestie du projet, la brièveté des énoncés et l'absence de quantification, les femmes ne misent pas sur la surenchère dans l'énoncé du titre pour vanter la nouveauté, l'abondance et la distinction. Cette même réserve caractérise la spécification des publics. Au lieu de prétendre à l'universalité comme l'affichent les hommes, les femmes sont plus enclines à préciser leur cible. Les enfants sont les premiers visés pour la moitié des ouvrages féminins, mais seulement pour le quart des ouvrages masculins (la proportion est la même parmi les ouvrages anonymes). Ils sont la cible attendue des institutrices, mais retiennent aussi l'attention des femmes du monde ou de lettres. C'est d'ailleurs à travers eux qu'on trouve la désignation d'un public féminin. En effet les femmes, comme catégorie générale, ne sont pas explicitement visées dans les titres (une seule fois on évoque les «dames étrangères»). Seules les jeunes filles émergent dans l'énoncé des titres. Mais la distinction du sexe semble ici moins pertinente que celle de l'âge puisque les jeunes gens forment également un public prisé. En tout cas, les manuels qui affichent une destination féminine restent minoritaires dans la production générale : seulement trois auteurs féminins et six masculins s'adressent aux femmes dès le titre.

Une autre cible peut y être désignée : celle des amants. Faut-il s'étonner de les trouver exclusivement sous des plumes masculines ? Ce genre très florissant sous le régime de l'anonymat joue pleinement sur l'effet de séduction auprès de la clientèle, tout en situant implicitement les relations hommes-femmes au cœur de l'épistolaire.

Les modèles

L'accumulation de modèles de lettres, littéraires ou fictifs, selon les circonstances de la vie, forme la matière essentielle de la majorité des manuels et occupe toute la

place à l'intérieur des livres-recettes. L'analyse de la classification, de la thématique et du style n'entre pas dans le cadre de cet article. En raison de la masse des modèles proposés, on ne tentera pas non plus de discerner les textes originaux, copiés, ou légèrement modifiés. Je me suis limitée à une analyse externe des modèles, cherchant à déterminer la place respective des modèles littéraires et des modèles fictifs et le sens que peut revêtir cette répartition, pour évaluer ensuite la distribution des rôles sexuels dans l'écriture et la réception des lettres.

Dans ce grand partage entre les modèles marqués du label littéraire et ceux qui relèvent de l'imagination des auteurs, il est clair que l'usage de la littérature est monopolisé par les auteurs masculins et professionnels (hommes de lettres, grammairiens, avocats). Une seule femme, la comtesse Drohojowska, mêle des lettres de personnages célèbres aux modèles fictifs : elle a retenu mesdames de La Fayette, de Sévigné et de Maintenon⁸. Il se trouve que c'est la seule femme auteur d'un secrétaire désignée dans la Bibliographie de France comme femme de lettres. Très féconde, elle a aussi produit des ouvrages d'histoire, de morale et d'éducation.

Cette exception semble confirmer la règle du monopole masculin de l'usage des textes littéraires. Trois hypothèses peuvent être avancées. L'hypothèse de la position de force des hommes dans l'édition expliquerait leurs performances non seulement par la quantité d'ouvrages produits et la manipulation des titres mais également dans la légitimation du manuel par le recours aux grands noms de la littérature et de l'histoire. Cette stratégie éditoriale se trouverait aussi renforcée de façon pragmatique par l'accès plus facile, en tant que praticien du livre ou de la littérature, aux sources, éditions de correspondances ou autographes. L'hypothèse du sens pratique des femmes – de ces femmes du monde ou institutrices, auteurs par ailleurs d'ouvrages de savoir-vivre et d'éducation – supposerait qu'elles mettent en œuvre leur propre expérience et inventent des modèles de lettres pour les mettre à la portée du public visé, les enfants le plus souvent. Certes, les hommes s'adressent aussi aux jeunes et, sauf l'un d'entre eux⁹, ne proposent pas exclusivement des modèles littéraires. Mais il semble que les femmes auteurs qui ne prétendent pas à l'universalité et qui ciblent plus précisément une catégorie de public, suivent la logique d'une adaptation du contenu à la clientèle visée en composant

8. Comtesse Drohojowska, *Du style épistolaire. Exercices et corrigés. Partie du maître et partie de l'élève*, Paris et Lyon, Périsse frères, 1857.

9. Philipon de la Madelaine, 1734-1818, est un homme du XVIII^e siècle qui publie son *Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse* en 1804. L'ouvrage est immédiatement adopté par les lycées. Il sera réédité au moins 19 fois jusqu'en 1871 et largement imité et pillé par nombre d'auteurs de secrétaires.

leurs propres lettres. Selon une dernière hypothèse, la propension des femmes à inventer leurs textes, sous forme de roman ou de séries de lettres, correspondrait à la recherche d'un mode d'expression personnel dans l'espace autorisé mais strictement codifié de l'art épistolaire. On en trouverait l'équivalent masculin dans la composition des lettres galantes qui mettent en scène des situations à la fois rocambolesques et conventionnelles.

Le recours à des textes littéraires par les auteurs de secrétaires semble lié à la question de leur usage. Tirillés entre deux pôles, littéraire et pratique, qui opposent la singularité de l'œuvre au pragmatisme de la recette, ils dessinent une ligne de partage entre deux publics possibles : d'une part, l'élite, familière depuis plusieurs générations de la culture écrite et des correspondances littéraires ou politiques ; d'autre part, la masse de la population en cours d'alphabétisation, confrontée à des besoins ponctuels et immédiats de communiquer par écrit. La lecture et l'usage différentiels de modèles littéraires ou fictifs consacrent cette frontière entre la distinction et la divulgation, entre le souci du marquage social et l'imitation des malhabiles. Même en dehors de toute finalité utilitaire, la seule référence à la culture savante introduit une hiérarchie dans les secrétaires dont les auteurs masculins maîtrisent mieux le fonctionnement.

Contenu des modèles

L'expression la plus évidente de la différence des sexes éclate avec le choix des correspondants présentés dans les modèles. Un schéma domine : les signataires sont majoritairement des hommes, les destinataires sont plus souvent des femmes. C'est dans les manuels pour les amants, il fallait s'y attendre, que cette répartition des rôles triomphe. La femme est mise en position d'attente et de passivité. Il est rare qu'elle puisse même répondre par écrit à une déclaration d'amour

« Mais si elle le fait, ce doit être toujours avec la plus grande retenue. Elle doit laisser entrevoir ses sentiments plutôt que les avouer. Ordinairement on ne fait à une déclaration qu'une réponse muette. Un regard, un sourire suffisent. Le don d'une fleur, d'un bouquet que l'on a porté est un aveu complet et beaucoup plus facile à faire¹⁰. »

Quoi qu'il en soit du code des comportements amoureux, les destinataires ne sont pas toujours des femmes

10. Raban, *Le grand secrétaire général...*, Paris, Le Bailly, 1845, nombreuses rééditions.

puisque les mariages s'arrangent souvent entre hommes. Certains manuels tiennent compte aussi de la réalité du veuvage et des femmes sans parents, et proposent dans ce cas quelques lettres féminines.

Moins radicalement masculins, les manuels pour tous introduisent l'élément féminin, mais avec parcimonie. Un comptage par sondage permet d'évaluer la proportion des femmes comme signataires entre 10 et 30% et comme destinataires entre 30 et 40%. Ce sont les modèles littéraires qui octroient la plus petite part aux épistolières, malgré la dévotion qu'elles suscitent dans les discours, comme nous le verrons ci-dessous.

Selon les circonstances de la vie, la répartition des rôles peut varier. A la spécialité masculine dans l'écriture des lettres d'amour, il faut ajouter le domaine réservé des affaires qui se traitent entre hommes et qui constituent une part importante des modèles. De façon générale, le cycle de la correspondance semble s'articuler autour de trois figures masculines : le collégien, le soldat, le chef de famille et d'entreprise. Il revient aussi aux hommes de gérer la plupart des événements familiaux comme les naissances et les décès. Aux signataires féminines sont attribuées les lettres de vœux et de fêtes et les relations avec les nourrices et les domestiques.

Cependant les manuels pour enfants offrent l'image d'une écriture plus égalitaire ; seule la thématique des lettres marque une différence entre les sexes. Ils proposent d'ailleurs souvent deux parties ou deux volumes distincts, pour les jeunes gens et pour les jeunes filles. C'est la comtesse Drohojowska qui approche le plus de l'équilibre dans les échanges épistolaires, avec une distribution égale de lettres entre les hommes et les femmes, et entre modèles littéraires (mais uniquement féminins) et fictifs.

Arrêt sur image

A la croisée des pratiques éditoriales et de l'imaginaire social, les illustrations insérées dans les manuels résument la place paradoxale qu'y occupent les femmes.

L'invasion de l'image dans l'imprimé est un phénomène caractéristique du XIX^e siècle. Les manuels épistolaires n'échappent pas à cette vogue et expriment par l'usage de l'image une tentative de séduction auprès d'un public peu familier avec l'écriture. Comme pour l'ensemble de l'édi-



Illustration non autorisée à la diffusion

© Bibliothèque nationale de France



Illustration non autorisée à la diffusion

© Bibliothèque nationale de France

tion, c'est la décennie 1840 qui concentre le plus grand nombre d'ouvrages illustrés. Un quart des titres insère une ou plusieurs vignettes (au total 64 illustrations sans compter les ornements typographiques comme les guirlandes, les couronnes de laurier...).

La scène représentée est un bon indice de la place de l'un et l'autre sexes dans l'imaginaire de la lettre. La moitié des vignettes, soit trente-deux, mettent en scène le geste de l'écriture : c'est majoritairement un théâtre masculin et élitiste. Cinq femmes seulement sont montrées en train d'écrire, et encore : l'une écrit sur ses genoux, une autre reste songeuse une plume à la main, une troisième feuillette un livre (de modèles de lettres il va sans dire) posé sur un pupitre, mais la plume attend dans l'encrier, la quatrième, en compagnie d'un autre élève, écrit sous la direction d'un maître, enfin, la dernière copie dans un manuel. Le matériel d'écriture est rudimentaire, le cadre intimiste. Jamais une femme, dans les illustrations de ce corpus, n'occupe une posture fonctionnelle, assise devant une table ou un bureau : elle n'a que guéridon ou genoux.

Illustration non autorisée à la diffusion

© Bibliothèque nationale de France

L'épistolier type est donc un homme et le décor, quasi immuable, comprend une table ou un bureau, toujours deux plumes, des livres, rangés en bibliothèque ou posés sur la table, une cheminée garnie d'un miroir et d'une pendule, un fauteuil, des meubles de style, l'esquisse d'une fenêtre et une mappemonde. Cet ensemble de détails souligne à la fois les conditions techniques de l'écriture, le cadre social, le contexte culturel et l'imaginaire épistolaire qui inscrit la lettre dans l'espace et dans le temps. On relève en outre quelques cas d'épistoliers «populaires», à l'armée par exemple. Chez l'écrivain public, la femme est mise au premier plan et dicte la lettre mais en présence d'un homme (père ou mari ?).

Du côté de la réception, les rôles sont inversés : les six illustrations repérées représentent toutes des femmes. Leur place, dans des manuels à l'usage des amants, la jeunesse affichée de la destinataire, les marques de l'émotion, les titres eux-mêmes tels que «la lettre de l'amant», tous ces indices situent les scènes de la réception dans un contexte romanesque.

L'illustration du transport des lettres, sur le mode réaliste, intègre toutes les étapes du cheminement depuis la boutique de l'écrivain jusqu'à la distribution par le facteur, en passant par la boîte aux lettres, la malle-poste, le

Illustration non autorisée à la diffusion

© Bibliothèque nationale de France

train et le bateau à vapeur. A la poste restante, notons encore la présence majoritaire de quatre femmes pour un seul homme. Cette évocation probable de la clandestinité pour retirer la lettre d'un amant situe une fois encore la figure féminine dans le registre romanesque.

Une autre série d'illustrations prend le prétexte de la lettre pour suggérer une fiction. Ces images, utilisant la technique plus moderne de la lithographie et la mise en page en dépliant, présentent une suite de scènes disposées autour du portrait de Cupidon : l'entrevue, la promenade, la conversation, la déclaration, la brouille, le raccommodement, le mariage et le lit nuptial. D'autres mises en scène se polarisent sur «la brouille déclenchée par une lettre trompeuse» ou sur «l'amant rédigeant son courrier d'après le style du nouveau secrétaire universel», ou sur «l'arrivée du facteur de l'amour» (déguisé en Mercure), sans oublier les images simplement galantes comme «le baiser» où la lettre disparaît complètement au profit de ses effets supposés.

L'usage des illustrations confirme la hiérarchie des manuels : du côté de l'austérité, les anthologies, les traités et les ouvrages didactiques d'où les images sont absentes ; dans le genre sérieux, les secrétaires pour tous montrent le geste d'écriture, masculin et élitiste ; dans le domaine

Illustration non autorisée à la diffusion

LE FACTEUR D'AMOUR

© Bibliothèque nationale de France

de la galanterie, les images de l'amour apportent leur part de rêve et d'évasion. La femme, objet du désir masculin, joue pleinement le rôle passif de réceptrice. Il faut souligner que dans cette manipulation à la fois technique et imaginaire des illustrations, on ne trouve que deux femmes auteurs : l'une a reproduit l'épistolier type, l'autre a choisi une image d'arbre de Noël, admiré par une mère et sa fillette, où la lettre n'est que suggérée dans un contexte festif qui occasionne vœux et compliments.

Cet arrêt sur image souligne qu'à la croisée de l'histoire de l'édition et de l'histoire des femmes, se noue une relation complexe, à la fois lisse et contradictoire, entre le genre épistolaire et le genre féminin, et que la culture écrite et les représentations de la féminité entretiennent des rapports ambigus d'exclusion/inclusion où le mythe de l'Éternel féminin semble peser d'autant plus que l'accès aux pratiques d'écriture et d'édition est plus incertain et aléatoire.

Le stéréotype de la femme épistolière

Aborder la figure de la femme épistolière comme un stéréotype, c'est d'abord reconnaître la réalité d'un discours qui a prise sur les textes et les images ; c'est aussi admettre son efficacité dans l'imaginaire social et dans les conduites des acteurs. Il ne s'agit pas de le dénoncer ni de le nier, mais il faut tenter au contraire de l'identifier à la frontière du réel et de l'idéologie :

«La pensée ne reflète pas, elle donne sens à des situations qui naissent de causes et de forces dont la source n'est pas seulement la conscience ou l'inconscient. Ce sens, elle l'invente, elle le produit, en construisant des systèmes d'interprétation qui engendrent des pratiques symboliques, lesquelles constituent autant de manières d'organiser, de légitimer, donc également de produire la domination des hommes sur les femmes et deviennent des rapports sociaux.»¹¹

En effet, si le contenu du stéréotype n'apporte pas un savoir sur le monde, ses usages et ses manipulations donnent un éclairage précieux sur les enjeux et les rapports de force qui se cachent précisément derrière l'évidence simple et paisible. Parce que la différenciation des sexes est une exigence fondamentale pour l'organisation sociale, mais conflictuelle et instable, l'usage de clichés permet de faire l'économie de la complexité, des écarts et des contradictions qui sont constitutifs de cette

11. Maurice Godelier, *La production des grands hommes*, Paris, Fayard, 1982, p. 352.

12. Jacques Revel, «Masculin/féminin : sur l'usage historiographique des rôles sexuels», in Michelle Perrot (éd.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille-Paris, Rivages, 1984, p. 138.

réalité¹². Il n'en reste pas moins que les conduites individuelles, dans un jeu pluriel d'inductions et de défis, de consentement et de résistance, ne peuvent se réduire à une image stéréotypée.

Il s'agit donc de comprendre pourquoi et comment la figure de la femme épistolière s'impose dans les secrétaires du XIX^e siècle, dont la production est en grande partie maîtrisée par des hommes. La première piste à explorer est celle des manuels «féminins» par la signature et le titre. Autrement dit, quand des femmes se mêlent d'édition épistolaire, et qu'elles destinent l'ouvrage à leur propre sexe, quelles raisons invoquent-elles alors ? Trois manuels peuvent être examinés dans cette perspective.

Quand les femmes s'adressent aux femmes

Observons un premier cas, celui de Melle Degrand¹³. Institutrice, cet auteur conçoit un plan d'éducation d'inspiration mutualiste (caractérisé par la répartition des élèves en différentes divisions, chacune placée sous l'autorité d'un moniteur). Les lettres y sont un élément de l'enseignement du style qui comprend aussi des pensées, des descriptions et des extraits d'histoire. Elle justifie sa démarche par le souci d'adapter l'apprentissage à l'âge de ses élèves. C'est la réponse d'une praticienne qui enseigne dans une école de filles, à une époque où le matériel scolaire fait défaut. Elle s'adresse donc à sa propre clientèle pour des raisons pragmatiques. «*La jeune fille, se contente-t-elle de remarquer, est toujours embarrassée lorsqu'elle est obligée d'écrire à un étranger... et même à ses parents*». Un semblable souci pédagogique se retrouve à la même époque sous la plume des instituteurs¹⁴.

Un autre auteur, Mathilde Bourdon, s'adresse aussi aux femmes¹⁵. Elle a publié près de deux cents livres, romans, biographies, ouvrages de piété, de savoir-vivre, etc. Plusieurs de ces titres s'adressent aux jeunes filles. Elle y développe ce que Bonnie Smith appelle «un féminisme domestique¹⁶», où les femmes incarnent par leur vertu des héroïnes positives, face aux hommes occupés d'affaires et d'argent. Dans ses *Lettres*, Mathilde Bourdon ne cherche pas à se justifier sur le public visé. Elle est sans doute assez connue comme écrivain pour et sur les femmes. Dans la lignée de son œuvre, la forme épistolaire est ici prétexte à une leçon de morale et de savoir-vivre.

13. Melle Degrand, *Correspondance de jeunes filles. Plan d'éducation développé au moyen de lettres propres à être dictées à des demoiselles de 7 à 16 ans*, Paris, Hachette, 1837, 2 vol.

14. Par exemple E. G. Deiglun, *Exercices épistolaires ou Recueil de lettres et de narrations, précédées chacune de leurs sujets, assez amples pour faciliter aux élèves le travail de leur premier essai*, 2^e éd., Marseille, 1834.

15. Mathilde Bourdon, *Lettres à une jeune fille*, Paris, H. Casterman, 1859.

16. Bonnie Smith, *The Ladies of the Leisure Class. The Bourgeoises of Northern France in the Nineteenth Century*, Princeton University Press, 1981.

La destinataire fictive est la filleule de l'auteur, fille de son cousin. Au début, elle a 18 ans, vient de perdre sa mère et se retrouve maîtresse de maison. Elle doit aussi s'occuper de son père, de son aïeule, d'un frère et d'une sœur. Lourde responsabilité pour cette jeune personne à laquelle la marraine bienveillante prodigue force conseils. L'une des lettres porte plus particulièrement sur l'art épistolaire, devoir féminin parmi les autres, sur la façon d'inscrire la date et l'adresse et de choisir les formules conformes. Là encore, le lien entre l'épistolaire et le féminin n'est pas explicité. Tenir une correspondance est simplement présentée comme l'une des tâches qui incombe aux femmes dans leur rôle domestique.

Enfin, la Comtesse Della Rocca¹⁷ explique qu'elle a conçu ses modèles pour ses propres filles (le livre leur est dédié), faute d'avoir trouvé un ouvrage de ce genre. Plus précisément, les manuels qui existent déjà lui semblent pêcher «contre la simplicité, la naïveté de l'enfance, les phrases sont banales ou prétentieuses». Elle s'adresse donc aux jeunes institutrices et aux mères de famille. L'argument du «démarquage» n'est pas original, il est largement employé ailleurs. Ce qui est suggéré ici, c'est que l'inculcation de la pratique épistolaire doit être précoce pour les petites filles, dès 4 ou 5 ans. L'écriture des lettres devient le lieu et l'instrument d'un apprentissage à la fois culturel et social. Appliquer et montrer ses capacités à tenir la plume, bien employer son temps en rédigeant et en rendant compte des activités quotidiennes, se conformer au code épistolaire et, à l'occasion, joindre à la lettre un échantillon des ouvrages à l'aiguille ou une fleur séchée, par tous ces gestes, la petite fille incorpore la morale du bon usage du temps et les bonnes manières tout à la fois. L'importance du devoir épistolaire dans l'inculcation de ce rituel social, selon la Comtesse, ne semble concerner que les femmes.

Ainsi, il apparaît que la pédagogie de l'art épistolaire auprès des jeunes filles – élève, filleule ou progéniture – comme auprès des garçons, saisit l'occasion de la lettre pour inculquer des principes de morale, en particulier le respect de l'autorité parentale. Mais s'il existe bien quelques instituteurs également soucieux de se mettre à la portée de leurs élèves, aucun parrain ni père ne semble avoir manifesté pareille préoccupation pour son filleul ou fils. Surtout, du côté féminin, le code de bonne conduite, dont se nourrit le genre épistolaire, ne semble pouvoir

17. Comtesse Della Rocca,
*Correspondance enfantine, modèles
de lettres pour jeunes filles
de 10 à 12 ans*, Paris, Michel Lévy fr.,
1865.

s'appliquer qu'à la vie domestique. Que les mères instruisent leurs filles, les marraines leurs filleules, c'est bien dans l'espace familial que se transmettent les rôles féminins et que s'intègre le devoir épistolaire. Tenir la plume pour mieux incorporer les gestes et les mots du savoir-vivre, cette double injonction passe par un apprentissage précoce.

A côté du programme esquissé dans les trois ouvrages «féminins», mais également présent ailleurs, la masse des manuels, qu'ils soient ou non destinés aux femmes, développe une autre série d'arguments qui contribuent à imposer la figure féminine comme emblème de l'art épistolaire.

Quand les hommes parlent des femmes

Reprise comme un leitmotiv dans les préfaces au moment crucial de la justification du projet, l'argumentation repose sur une double rhétorique : celle de la supériorité des femmes dans le genre épistolaire et celle d'un rôle social spécifique.

La supériorité des femmes dans l'art épistolaire s'énonce ainsi : les femmes excellent dans l'écriture des lettres ; les preuves relèvent à la fois de l'histoire et de la nature féminine.

Crépet formule la preuve historique de façon exemplaire :

«avec Marguerite d'Angoulême, commence la série désormais non interrompue des femmes illustres qui ont fait du genre épistolaire l'art où leur sexe a droit de revendiquer une véritable supériorité... Madame de Sévigné est, si j'ose dire, le Shakespeare de l'art épistolaire¹⁸.»

Suit ici l'énumération de cette «véritable dynastie féminine... Chacune de ces reines est un astre central entouré d'un nombreux cortège de satellites, d'une éblouissante pléiade». On peut souligner que, quoi qu'en dise son auteur, le *Trésor épistolaire* ne retient que 26 noms et 83 lettres de femmes illustres contre 56 noms et 247 lettres d'hommes, également illustres!

A côté de ce panégyrique qui évoque un règne sans partage et héréditaire, et les effets de contagion sur l'entourage (comme une sorte de cour), on trouve la forme la plus succincte qui consiste simplement à citer Madame de Sévigné comme le modèle suprême. Son nom seul suffit à prouver la supériorité des femmes. Fort peu de manuels

18. Crépet, *Trésor épistolaire de la France*, Paris, Hachette, 1865.

réussissent l'exploit de ne pas citer son nom. Elle peut apparaître dès le titre, mais surtout dans les préfaces comme référence idéale, ou dans la partie des modèles par la reproduction de quelques-unes de ses lettres.

Qu'il retienne la figure emblématique ou la galerie des épistoliers de renom, le discours sur la supériorité des femmes emprunte à l'histoire l'argument de sa fondation : les précédents célèbres prouvent que les femmes en général sont supérieures dans cet art.

Une deuxième série d'arguments relève de la nature féminine et s'énonce ainsi : les femmes sont naturellement douées pour écrire des lettres. Cette rhétorique doit être replacée dans le contexte des discours dits scientifiques sur la «découverte» d'une nature féminine spécifique¹⁹. Le XIX^e siècle qui fait de la physiologie un genre à la mode, fondant les traits de caractère et les qualités de cœur sur les fonctions physiologiques, renchérit sur la nature féminine, qualifiée de sensible et inconstante.

Les manuels épistolaires donnent un écho lancinant à ces théories, allant jusqu'à tenir pour identiques et transposables les caractères du genre épistolaire et de la nature féminine. Dans la version la plus reproduite, on peut citer Prudhomme, dans les multiples éditions de son *Secrétaire* : l'art épistolaire se caractérise par «un style léger mais pas sautillant, rapide mais jamais brusque, délié mais pas décousu... la facilité, la molle aisance, une espèce d'abandon de la pensée, une négligence même qu'il ne faut pas confondre avec l'incorrection... » Quant au naturel, c'est «le négligé d'une jolie femme, le masque de l'esprit, cet air de liberté, cette démarche dégagée... ce ton enjoué qui répand tant d'intérêt sur les moindres bagatelles²⁰...»

Toutes ces résonances féminines dans la définition de l'art épistolaire semblent aboutir à un accord parfait entre qualités épistolaires et féminines. Ainsi Philippon de la Madelaine formule précisément le point d'articulation entre l'art qui cultive le naturel et la nature féminine plus proche de l'instinct que de la culture. La lettre, c'est

«cet abandon délicieux... où l'âme parle à l'âme, et où le cœur ne cherche jamais à emprunter le masque de l'esprit. Le négligé d'une jolie femme a bien sa recherche et sa coquetterie ; mais l'art n'y emploie son adresse qu'à ne se pas montrer... Les femmes trouvent bien mieux que nous ces tours aisés, badins et négligés qui rendent si bien le sentiment et la plaisanterie : cela vient en partie de la flexibilité de leur organisation, et de cette mollesse où elles sont élevées, qui les rend plus propres à sentir qu'à penser²¹».

19. Yvonne Knibielher, «Les médecins et la nature féminine au temps du Code Civil», *Annales E. S. C.*, n° 4, 1976, pp. 824-845. Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident* (1990), Paris, Gallimard, 1992.

20. Prudhomme, *Le Secrétaire général*, Paris, Delarue, de 1838 à 1880.

21. Philippon de la Madelaine, *Manuel épistolaire...*, op. cit.

Cette démonstration entraîne le corollaire suivant : la littérature, fleuron de la culture, n'est pas pour les femmes, à l'exception du genre épistolaire qui se définit justement par l'absence de règles et qui de ce fait se trouve marginalisé : là, «une certaine supériorité appartient à ceux qui ne sont pas voués aux études trop sérieuses, aux femmes par exemple qui ont plus que personne la vivacité d'impression, la spontanéité du sentiment²²». Autrement dit, le discours sur la supériorité des femmes joue sur le paradoxe que l'art épistolaire et la nature féminine se rencontrent sur le terrain des manques et des défauts. Les femmes excellent dans ce domaine en raison même des faiblesses de leur nature. Parce qu'elles ne peuvent aborder les autres genres, les autres arts, l'écriture des lettres leur est réservée.

«Si l'on excepte quelques femmes beaux esprits qui peut-être feraient encore mieux de n'être que de bonnes femmes, les autres n'ont jamais à composer que des lettres. La littérature proprement dite n'est pour elles qu'un objet de curiosité. Le style épistolaire est le seul qu'elles ne puissent ignorer sans inconvénient²³.»

La comtesse Drohojowska, reprenant l'idée des dispositions féminines pour l'art épistolaire, prend soin d'ajouter :

«il ne faut pourtant pas circonscrire absolument les jeunes personnes dans la composition épistolaire ; elles doivent s'exercer dans tous les genres, pour donner à leur goût de la maturité, à leur esprit de la variété, à leur style de la souplesse ; mais il ne faut pas qu'à leur savoir se mêle la pédanterie, cette sottise de la science, mille fois plus ridicule dans une femme que l'ignorance²⁴.»

Sous la plume de cette femme éclairée, l'accès à d'autres genres que la lettre est possible, voire recommandé, à condition toutefois que l'heureuse élue conserve toute la modestie qui sied à son sexe.

Le schéma est clair : supériorité dans un domaine réservé et mise en réserve des qualités dites féminines. Il mène tout droit à l'espace privé dont on connaît la force idéologique dans les discours sur la famille et sur les rôles féminins au XIX^e siècle. Dans ses ramifications, il dessine aussi les frontières des domaines réservés aux femmes dans la vie sociale : reproductrice, éducatrice, gardienne des valeurs morales. Il s'applique aussi, un peu plus tard dans le siècle, au monde du travail où les qualités dites naturelles et féminines les destinent à certains métiers plutôt qu'à d'autres. Dans la hiérarchie du monde du travail fondée sur la qualification acquise, les dispositions

22. *Le Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle.*

23. Philippon de la Madelaine, *Manuel épistolaire...*, op. cit.

24. Comtesse Drohojowska, *Du style épistolaire...*, op. cit.

dites naturelles comme la patience ou la dextérité maintiennent les «bénéficiaires» au bas de l'échelle.

On voit que la rhétorique de la supériorité naturelle des femmes dans l'art de tenir la plume puise aux mêmes sources que la définition de leur rôle social. A quelques nuances près, l'écriture de lettres devient un devoir prescrit à toutes. Puisque les femmes, par incapacité naturelle et par respect pour les mœurs ne peuvent avoir accès à la littérature et à la science, ou sinon à titre exceptionnel, puisqu'elles doivent éviter de briller dans ces domaines, il ne leur reste que la correspondance pour exercer leurs talents. Comme elles sont par ailleurs «attachées presque exclusivement pendant le cours de la vie aux devoirs modestes et sacrés de la famille²⁵», la correspondance devient une tâche obligatoire de la maîtresse de maison au même titre que l'éducation des enfants, la direction des domestiques ou la visite aux pauvres. Il s'agit moins d'ailleurs d'exercer des talents littéraires que d'entretenir les relations de parenté et de cultiver les conduites de civilité.

La construction du stéréotype de la femme épistolière laisse finalement entendre que l'entretien des correspondances appartient aux femmes et que toutes écrivent. Ce discours normatif qui prétend s'adresser à toutes reflète en réalité les pratiques de sociabilité d'une mince couche de la population, aristocrate et bourgeoise. L'accès aux outils rhétoriques leur permet en effet de cultiver l'attachement familial et un réseau de relations où l'on partage les mêmes valeurs et les mêmes pratiques. En témoignent les corpus de correspondances familiales conservées et accessibles aux historiens²⁶. On comprend ainsi la mise en garde que la comtesse de Bradi adresse à sa fille :

«Vous êtes d'un siècle où les femmes tiennent aussi souvent la plume que l'aiguille. Je vous en conjure, n'abusez pas des privilèges autorisés par l'éducation moderne... Parce que vous avez appris l'orthographe, ne vous croyez point appelée à excéder vos simples connaissances de lettres et de billets²⁷.»

En 1865, Crépet renchérit sur ce portrait élitiste :

«Entretenir une active et multiple correspondance, tel est désormais, avec la conversation qu'elle supplée entre absents, le passe-temps favori de cette aristocratie oisive, de beaux esprits et de femmes du monde²⁸.»

Si ces remarques reflètent quelque pratique, elles ne peuvent s'appliquer qu'à un mode de vie qui fait la part belle au temps libre et à l'oisiveté.

25. J.-A. Guyet, *Cours de style épistolaire à l'usage des demoiselles*, Lyon, 1848, réédité au moins huit fois.

26. Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Poublan, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995. Voir aussi l'étude pionnière de Caroline Chotard-Lioret, *La socialité familiale en province : une correspondance privée entre 1870 et 1920*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Paris-V, 1983.

27. Comtesse De Bradi, *Le secrétaire du XIX^e siècle, faisant suite au savoir-vivre en France*, Strasbourg, Veuve Berger-Levrault et Paris, Bertrand, 1840.

28. Crépet, *Trésor épistolaire de la France*, op. cit.

Penser la contradiction

La quête du féminin dans le corpus des secrétaires du XIX^e siècle a permis de repérer quelques indices significatifs qui peuvent s'ordonner autour de deux pôles. Du côté masculin, les auteurs, majoritaires et professionnels, tirent meilleur parti des ressources du marché de l'édition ; les modèles de lettres mettent au premier plan un épistolier qui gère l'amour, les affaires et les choses de la vie. Du côté féminin, une poignée d'auteurs se cantonnent dans les registres autorisés du savoir-vivre et de la pédagogie ; un nombre restreint de modèles, plus réduit encore pour l'écriture que pour la réception, limite les échanges aux fonctions domestiques. Et pourtant, c'est la figure de l'épistolière qui s'impose en majesté dans le discours. Englobant dans un même genre l'épistolaire et le féminin, il fonde la supériorité des femmes sur leurs supposés manques et faiblesses. A la croisée des stratégies éditoriales et des discours, les illustrations cristallisent en quelque sorte la position paradoxale des femmes en marge de la culture écrite mais au cœur de l'imaginaire social.

Comment, dans le cas précis des manuels épistolaires, penser cette contradiction entre pratiques éditoriales et représentations de l'échange épistolaire d'une part, et discours normatifs d'autre part ? Le projet de divulgation qui préside à ce genre éditorial est porteur d'écarts à la fois culturels et sociaux, entre la littérature et la pratique ordinaire, entre la société mise en scène dans les modèles et le monde dans lequel vivent les publics visés par les manuels. Dans ces écarts s'engouffre un discours stéréotypé qui fait l'économie d'une réalité complexe tout en prétendant à l'universalité. Ainsi se contruit une sorte de loi générale déduite de figures exemplaires et de pratiques restreintes : la notoriété de quelques femmes et l'injonction épistolaire qui s'appliquent à quelques milieux deviennent modèle pour toutes les femmes, quels que soient leurs modes de vie, leurs normes et leurs valeurs. Comme l'arbre qui cache la forêt, le stéréotype masque l'utopie d'une divulgation improbable en ce sens que l'acculturation épistolaire est nécessairement soumise au partage d'un système de valeurs spécifique, surtout dans le cas de correspondances familiales.

Dans ces écarts s'insinue aussi une part de rêve qui autorise d'autres lectures que la simple application de préceptes et de modèles. Lire un secrétaire, c'est aussi

«déchiffrer les règles d'un univers lointain et inconnu», c'est encore «prendre plaisir à construire une histoire»²⁹. Ces lectures de braconnage qui ne sont pas nécessairement liées à des écritures effectives nourrissent l'imaginaire social : dans cet univers onirique le plaisir naîtrait du désir masculin de l'image féminine qui y est suggérée – et pour les lectrices, de l'effet de miroir dans le regard masculin – et non de la référence à des situations concrètes.

Il n'en reste pas moins que la figure de l'épistolière conserve tout son pouvoir de séduction jusque dans nos têtes contemporaines. Il semble d'autant plus fort et pernicieux qu'il glorifie la Femme et qu'il permet de jouir d'une image qui flatte autant les hommes que les femmes. L'Éternel féminin, n'est-ce pas Méduse qui pétrifie ceux qui la regardent ? Si cette fascination peut devenir objet d'histoire, c'est moins pour reproduire à satiété le portrait immobile de la femme épistolière que pour en déchiffrer les enjeux et les usages multiples.

Dans un registre de possibles (défini par les conditions de production et de diffusion d'un genre spécifique), la définition d'une norme revêt d'autant plus de force et de pertinence que le processus d'alphabétisation des filles, en particulier, tend à modifier les pratiques culturelles, à remettre en jeu les pouvoirs dévolus à l'écriture. Susceptible d'être détournée, subvertie, soustraite à l'autorité masculine, mais aussi instrument de pouvoir dans la vie sociale et politique, l'écriture, par ses usages effectifs ou fantasmés, tend à brouiller les rôles. A titre d'hypothèse, il semble que lorsque l'ordre social est modifié, qu'il devient plus complexe et plus difficile à déchiffrer pour les acteurs eux-mêmes, les discours normatifs qui visent à contenir les déviations deviennent plus accueillants aux stéréotypes, par définition simplificateurs et discriminants. Le discours sur la mise en réserve des capacités dites féminines dans le domaine privé, sous contrôle masculin, prend d'autant plus de relief que les femmes s'y sont en partie conformées : un siècle plus tard, des enquêtes sur les écritures «ordinaires»³⁰ semblent corroborer la division sexuelle de ces pratiques dans l'espace domestique. Ainsi les femmes dépasseraient les hommes dans un ensemble de tâches telles que la gestion des correspondances, agendas, listes de commissions, livres de comptes, feuilles d'impôts, albums-photos, etc. Cependant, cette compétence féminine, établie pour les milieux populaires, a sans doute moins à voir avec la pertinence

29. Roger Chartier, *La correspondance...*, op. cit., p. 125.

30. Bernard Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Presses Universitaires de Lille, 1993.
Id., «La division sexuelle d'un travail d'écriture domestique», *Ethnologie française*, XXIII, 1993, n° 4, pp. 504-516.
Jean-Pierre Albert, «Les écritures domestiques», in Daniel Fabre (éd.), *Écritures ordinaires*, POL et Centre Georges Pompidou, 1993.

des représentations qu'avec la construction sociale des rôles. En effet, les usages différenciés de l'écriture ne sont jamais neutres, ils marquent les identités et hiérarchisent les formes et les savoirs. Selon les contextes, la liberté des acteurs se joue dans les tensions qui nouent discours et comportements, normes et compétences, comme si la domination symbolique n'en finissait jamais de produire des pratiques spécifiques et légitimes, définissant ainsi les pouvoirs auxquels l'un et l'autre sexe peuvent accéder.

Cécile Dauphin